

## MONA

**C**'EST une chambre rectangulaire, de seize mètres carrés environ : parquet au sol, usé, une cheminée en marbre gris, les murs sont recouverts d'un papier peint beige et rose, jauni, tâché, décollé au niveau des plinthes. Au-dessus de la cheminée, un miroir ébréché sur les bords renvoie une portion de chambre. Par terre, un matelas déplumé.

Tous les détails comptent.

Je me tiens au centre exact de la chambre de ma sœur Luisa, mais je ne *devrais* pas être là...

L'endroit est vide. Vidé – par qui ? Où sont passés les meubles, l'armoire près de la fenêtre remplie d'habits et de souliers, le lit en acajou foncé, la table de chevet aux pieds sculptés ? Où, les draps en coton blanc, l'épais tapis, le tulle rouge des rideaux ? Où, le bureau ? Je me souviens comme la chaise crépitait quand ma

sœur s'asseyait ; elle ouvrait ensuite un livre, un cahier, ou bien récitait un poème ; j'aimais l'écouter réciter des poèmes... Les lattes du parquet craquent sous mes pieds nus. Une forte odeur de colle et de térébenthine, jamais sentie ici auparavant, me tourne la tête. Vertige : je tends les bras, me hisse sur la pointe des pieds. Je suis jeune, il y a quelque chose d'étonnant à cela : mes jambes sont parfaitement galbées, ma peau rose et douce, duveteuse sur les avant-bras... Je me caresse. Le vertige est passé.

La chambre de Luisa est un lieu dévasté. J'avance vers la cheminée. Cent fois j'ai passé ma main sur son manteau, cent fois j'ai glissé mes ongles dans les fissures du marbre. C'est un vers de Juarroz qui me revient à l'esprit, j'entends comme une vague rouler sur la plage pendant que j'inspecte l'espace laissé entre le mur et le dos du miroir posé sur la cheminée. Mais c'est bien la mer... Ou une baignoire qu'on remplit, ce bruit qui me donne des frissons... J'appelle Luisa, comme si elle pouvait surgir d'un coup au beau milieu de cet espace vide.

Le prénom de Luisa emplit la pièce, du sol au plafond. Le prénom de Luisa reste prisonnier de la chambre. N'avais-je pourtant pas laissé cette fichue porte ouverte ?

Après l'avoir rouverte : bras ballants, stupefaction – un flot écumant monte, du rez-de-chaussée, par l'escalier en colimaçon !

L'eau a déjà atteint les dernières marches de l'escalier. Elle se répand dans le couloir et éclabousse le bas des murs... Je recule, ahurie, incapable de rien. J'appelle encore une fois ; ma voix se fend.

L'eau continue d'envahir le couloir, la chambre, avec un bruit de succion. Elle m'arrive aux genoux et trempe le bas de ma chemise de nuit. Elle est froide, glacée. Sale, verdâtre, mousseuse. Elle monte encore, encore, ne cesse pas de monter, tourbillonne. De vieilles photographies flottent et se prennent dans ses tourbillons. L'eau cesse brusquement de monter quand je referme la porte de la chambre. Vite, maintenant – la fenêtre... J'écarte les volets intérieurs et tombe sur un mur de briques. Où est le ciel ? Où, la haie de feijoas, leurs fleurs aux étamines rouge sang ? Je ne comprends pas. Je ne peux pas comprendre *cela*. Cela échappe à mon entendement. Avec mes doigts qui se couvrent d'une poussière ocre, je palpe nerveusement les briques.

L'eau m'enceint à présent la taille. Le tissu de ma chemise de nuit colle à ma peau. Je peine à avancer, mais il faut rouvrir la porte, c'était une erreur : elle cède d'un coup – le courant m'emporte, me renverse,

et je bois la tasse, plusieurs fois. L'eau a un goût de vase. Comme un chien, je nage jusqu'à la cheminée sur laquelle je parviens à monter et à me maintenir debout grâce à une cheville de bois mal fixée dans le mur. Je m'y agrippe, à cette cheville, désespérément, avalant désormais plus d'eau que je n'en recrache. Au plafond, l'ampoule nue grésille quelques secondes avant de s'éteindre.

Noir.

La panique m'avale : *Luisa ! Mamá ! Papi !* Ma main glisse, la prise m'échappe ; je perds l'équilibre. Coule. Garde les yeux ouverts.

La douleur. Autour de mon biceps. Et aussi ma clavicule, presque déboîtée, à force d'avoir eu à marcher le bras tordu dans le dos.

Le type me pousse en avant et je chancelle. On m'a mis une cagoule sur la tête. Était-ce lui, un autre ? Combien étaient-ils ? J'ai entendu des rires... *Avanza !* Le type hurle. J'obéis. A cause de la cagoule, je ne vois rien. Il y a une drôle d'odeur, écœurante. Les doigts de l'homme pressent mon bras. *Avanza ! Perra !* Il a crié. Sa respiration, son haleine. Mon corps est secoué d'un spasme. C'est chaud entre mes cuisses et ça colle. *Avanza !* Je ne connais pas cette voix. Aiguë, nasillarde.

Jamais entendue auparavant. Le type a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Avec naïveté j'attends qu'il répète ce qu'il a dit. Je suis attentive, je me concentre. Et c'est alors qu'un coup de poing me broie les côtes... Le choc est tel qu'il me fait tomber à genoux. Je ne geins pas, non : je me relève immédiatement. Cette masse de chair et d'os que je sens dans mon dos pourrait m'abattre, j'en suis sûre, d'un seul coup sur la nuque, comme un lapin.

Je marche plus vite. J'obéis. Je ne dis rien, même quand j'entends le gémissement... Un animal ou un homme, impossible de distinguer. Le type m'envoie brusquement valdinguer contre le mur. Sa force me stupéfie. Il écrase mon corps sous le sien, poitrine contre visage ; ma mâchoire craque sous la pression. Alors lentement, il se penche... Je sais qu'il sourit, que cet enfant de salaud sourit. Il se penche et approche sa bouche de mon oreille, piégée sous la cagoule. Je cesse de respirer, j'écoute. Il murmure : *Sache qu'ici tu n'existes plus. Car ici, nous sommes Dieu.*